

Jean-Claude Caër

Du gris, mais aussi le bleu

Je retrouve dans un carnet à la date du 11 mars 2010 ces quelques notes. J'avais eu alors le grand plaisir de goûter les remarques très fines de Petr sur la peinture.

« J'ai rencontré Petr Kral et Wanda par le plus grand des hasards dans la file d'attente de l'exposition Turner et ses peintres au Grand Palais. Ils se sont mariés, il y a six mois à peine, dans une petite église en périphérie de Prague, près de chez eux. Nous nous sommes rejoints devant certains tableaux parmi la foule des visiteurs. Une vue du grand Canal de Venise, un autre tableau où l'on voit des femmes qui pêchent dans la vase – les reflets, le ciel et la terre confondus ; le mirage d'un bâtiment dans le lointain comme ces villes que je voyais enfant apparaître au loin sur la mer à force de fixer l'horizon. Et le tableau nommé Regulus (en hommage à Claude Lorrain), du nom de ce général romain à qui les Carthaginois arrachèrent les paupières pour le forcer à regarder le soleil qui lui brûla les yeux. Tout le tableau irradie une sorte de lumière aveuglante par un chemin tracé d'or sur la mer au milieu des vagues. Cette lumière qu'on retrouve dans les tableaux de la fin de la vie de Turner (l'un se trouve à Londres, l'autre au musée du Louvre, un autre au Japon). Les voici ici réunis pour la première fois. Ils baignent dans une même lumière frissonnante, dorée. »

Je me souviens, devant un tableau où l'on voyait dans un coin un paquet de chiffons, Petr avait dit : *« il est plus vivant que les chairs »* ; et à propos d'un détail : *« un chien s'avance dans les flaques, ou plutôt le fantôme d'un chien »*. Je retrouvais dans ses remarques sa façon d'être.

« La plus grande chose du monde est de savoir être soi. » (Montaigne). Ceci convient tout à fait à Petr Kral, il me semble. Je me souviens d'une photo dans les tons gris un peu passés, qui a été prise après une réunion du *Mâche-Laurier* à Clamart, je crois. Je n'ai pas la photo sous les yeux. Je la visualise dans mon esprit. Nous sommes face à face. Je suis de dos, de biais, un peu sur la gauche. Nous nous regardons sans nous voir comme dans un rêve, sans nous regarder vraiment, comme si nos regards glissaient sur des fils parallèles, mais dans un même rêve.

Cette photo pourrait sortir tout droit d'un film « noir » des années 50 d'après Dashiell Hammett, un film américain. Il me fait face. On voit son front bombé, une mèche argentée sur le front, ses yeux clairs. Était-il un enfant sage ? Sérieux sûrement. Il fume un cigarillo. Il y a dans cet instant comme une connivence entre nous. Un sentiment d'absence aussi. Une solitude. Une connivence d'exil, peut-être. Qui est comme un *« sentiment d'antichambre dans un café d'Aix »*. Nous sommes figés. Son visage a une certaine pâleur, et dans ses yeux une lueur voilée.

Petr Kral était un émigré tchèque venu à Paris, un « transfuge de l'Est » après le printemps de Prague. Et moi émigré de la petite Bretagne. Mais tous deux à cet instant sur la photo nous voilà égarés dans une sorte de tristesse, de mélancolie sourde, le mal du pays ? Assis

là tous les deux à table, allons-nous nous lever bientôt, manger, boire un verre de Cahors, parler, rire ? Avons-nous déjà joué au billard avec les amis ? Était-ce à la fin du dîner ?

Nous buvions parfois un verre rue Lepic au *Lux Bar*, et je le croisais souvent rue des Abbesses quand j’habitais un peu plus haut, rue du Chevalier de La Barre, et plus tard rue Lamarck. Nous voyagions souvent tous deux pour nos réunions du *Mâche-Laurier*. À bord d’une Volvo turbo, « *la belle voiture* » comme il aimait à le dire, alors que nous foncions sur l’autoroute vers Château... regardant le paysage défiler, parlant de cinéma, de poésie. Des anecdotes pragoises fusaient. Il se souvenait qu’en 1968 à Prague avec un ami il avait arraché toutes les pages de *Moderato cantabile*, une à une. « *Un acte surréaliste, poétique !* », en lançant les feuillets par la fenêtre du métro. Quelques mois plus tard, arrivant à Paris, il avait été hébergé par Marguerite Duras, rue Saint-Benoît !

Je retrouve quelques bribes de sa voix, de ses paroles fines, nuancées, qui pouvaient être tranchantes parfois. J’aimais sa façon, soudain, de disparaître à l’angle d’une rue, dans la foule place Blanche, avec élégance. Un poulbot, façon gavroche. Mais dans une veste de tweed le plus fin.

Lire aujourd’hui un livre de Petr, que j’ai connu si vivant, se charge d’une intensité nouvelle, d’une plus grande émotion. J’extraits ces quelques vers de *Sentiment d’antichambre dans un café d’Aix* :

Et tout continue. Oui, la salle et l’eau, le fleuve du jour, dehors,
charriant seulement l’or de ses frissons ; le café comme une gare déserte où notre
attente
est aussi, aujourd’hui, l’unique train.

Chez Petr qui a écrit « Le droit au gris », dans *Distances*, son dernier livre que je reçois ce matin, je lis :

Le bleu est toujours la plus recherchée
et la plus délicate des couleurs, si urgente se repose chaque fois
la question de la teinte exacte.

Et ceci :

Parfois seulement on voit en face aller vers le centre
de la ville un tramway soudain tout bleu, en percevant d’emblée en bleu
le trajet entier.

Jean-Claude Caër est né en 1952 à Plounévez-Lochrist, dans le Nord-Finistère. Il fut longtemps correcteur au *Journal officiel*. Quoiqu’enraciné dans sa Bretagne natale, il est un poète du voyage et de la flânerie, toujours près des hommes et de leur vie. Derniers livres : *En route pour Haida Gwaii* (Obsidiane, 2011) ; *Alaska* (Le Bruit du temps, 2016), *Devant la mer d’Okhotsk* (Le Bruit du temps, 2018).